

**OLIVIER SAKSIK**  
**ELEKTRONLIBRE**

REVUE DE PRESSE

# Diane Self Portrait

Melquiot/Desveaux

avec

Anne Azoulay

Michael Felberbaum

Catherine Ferran

Paul Jeanson

Marie-Colette Newman

Jean -Luc Verna

Création

Les Plateaux

Sauvages

du 21 septembre

au 9 octobre 2020

[www.heliotrope-cie.com](http://www.heliotrope-cie.com)

crédit photo : Christophe Raynaud de Lage

# // SOMMAIRE //

## #Presse écrite

>LA TERRASSE, 13 juillet 2020.....	p.4
>TÉLÉRAMA SORTIR, 22 septembre 2020.....	p.6
>CULTURE SNES, 24 septembre 2020.....	p.7
>BEAUX ARTS MAGAZINE, 28 septembre 2020.....	p.8
>LA CROIX, 29 septembre 2020.....	p.9
>TÉLÉRAMA, 29 septembre 2020.....	p.10
>LE POINT, 4 octobre 2020.....	p.11
>TRANSFUGE, octobre 2020.....	p.13
>LA TERRASSE, 2 octobre 2020.....	p.14
>RÉPONSES PHOTO, novembre-décembre 2020.....	p.16

## #Radio

>FIP, septembre 2020.....	p.20
>RADIO LIBERTAIRE, 27 septembre 2020.....	p.21
>VIVRE FM, 9 octobre 2020.....	p.22

## #Web

>DE LA COUR AU JARDIN, 22 septembre 2020.....	p.24
>JE N'AI QU'UNE VIE, 24 septembre 2020.....	p.26
>WEBTHÉÂTRE, 25 septembre 2020.....	p.27
>NAJA 21, 27 septembre 2020.....	p.28
>LE PETIT RHAPSODE, 28 septembre 2020.....	p.29
>TOUTE LA CULTURE, 28 septembre 2020.....	p.30
>LE THÉÂTRE DU BLOG, 28 septembre 2020.....	p.31
>HOTTELLO, 29 septembre 2020.....	p.32
>ALTERNATIVES THÉÂTRALES, 30 septembre 2020.....	p.35
>THÉÂTRE.COM, 3 octobre 2020.....	p.36
>CULTURAL SERVICES OF FRENCH EMBASSY IN THE US, 22 octobre 2020.....	p.37

## #Annonces

>75 AGENDA CULTUREL, septembre 2020.....	p.41
>SCENEWEB, septembre 2020.....	p.42
>NAJA21, 23 septembre 2020.....	p.43
>SCENEWEB, 25 septembre 2020.....	p.45

---

#presse écrite

---



Diane  
Self  
Portrait

Melquiot/Desveaux

avec  
Anne Azoulay  
Michael Felberbaum  
Catherine Ferran  
Paul Jeanson

# la terrasse



**Paul Desveaux choisit un aréopage de comédiens fulgurants et met en scène le troisième volet du triptyque américain. Après Jackson Pollock et Janis Joplin, Diane Arbus : *freaks by freak* !**

**Que raconte cette nouvelle pièce ?**

**Paul Desvaux :** Cette pièce termine une trilogie sur les artistes américains, commencée en 2009 avec un spectacle autour de Pollock et de sa femme Lee Krasner, continué ensuite avec un autre autour de Janis Joplin. Je retrouve à chaque fois cette période qui va de l'après-guerre aux années 70 et 80 aux Etats-Unis, sorte de fenêtre historique formidablement libre et créatrice. L'idée n'est pas de réaliser un biopic sur Diane Arbus, même si sa biographie, qui est celle d'une femme moderne en tous les sens du terme, est fascinante. J'ai voulu plutôt (et c'est ce que j'ai proposé à Fabrice Melquiot qui a écrit le texte) parler de l'histoire de cette femme et de ceux qui l'entourent en m'installant dans son espace de travail, dans l'Upper East Side, à la fois atelier et appartement, dans ce genre de lieu où se confondent le travail et la vie, puisque c'est justement sur cela que je travaille : sur la création et l'intime.

**« ON N'IMITE PAS LES ARTISTES  
MAIS ON PEUT S'INSPIRER DE LEUR GESTE. »**

**Comment cela se concrétise-t-il sur scène ?**

**Paul Desvaux :** Je ne voulais pas de vidéo sur scène, aucune photo d'elle, aucune photo prise en dehors du plateau. Je voulais que quelque chose se crée dans l'instant et ne soit pas préenregistré. Pas plus que cela n'aurait eu de sens d'imiter platement le dripping pour Pollock, ça n'en avait aucun de faire l'équivalent avec la photographie. On n'imité pas les artistes mais on peut s'inspirer de leur geste. Diane Arbus devient une matière à travailler au plateau. Ce refus du préenregistré dicte aussi la qualité du travail sonore de mes spectacles. C'était évident pour celui sur Janis Joplin mais ça l'est là encore : toute pièce est une sorte de partition qu'il faut découvrir et la musique en fait partie. Pour cela, Michael Felberbaum, en direct au plateau et sur les compositions de Vincent Artaud, a le don de proposer des improvisations un peu psychédéliques, un peu bizarres qui conviennent parfaitement au personnage, à la vie et au talent de Diane Arbus.

**Comment avez-vous travaillé avec Christophe Raynaud de Lage à l'occasion de ce spectacle ?**

**Paul Desvaux :** Je l'ai rencontré alors qu'il venait photographier mon spectacle Lulu et ce qu'il faisait était incroyable ! De fil en aiguille, à force d'amitié et de discussion, nous avons élaboré une réflexion commune. Il m'a expliqué ce que c'est que faire un portrait. Ce n'est pas tant l'instant de la prise de vue qui importe que l'approche avec celui que l'on photographie. Christophe sait expliquer concrètement et poétiquement ce qu'est la photo, ce qu'est un portrait et la façon dont on doit s'intéresser au sujet que l'on photographie. Comme on le fait au théâtre...

Catherine Robert

# Télérama' sorties



© Christophe Raynaud de Lage

Portrait de la photographe américaine Diane Arbus, dont le suicide en 1971, à l'âge de 48 ans seulement, stoppe net la carrière. C'est par les mots de la morte que s'ouvre ce spectacle cohérent, qui articule théâtre, musique et image. Les mots de Fabrice Melquiot remontent le temps, déroulent fissa la chronologie d'un siècle mouvementé, mais ralentissent le tempo pour zoomer sur l'intimité de l'artiste. Rapport à la mère, amour de l'époux, obsession de la nécessaire photo, doutes et détermination d'une femme hors du commun. Solidement structuré, quoiqu'un peu prévisible, le texte est servi par une distribution joyeusement hétéroclite, où s'imposent notamment l'actrice Anne Azoulay, qui sait se fondre dans la peau de l'héroïne ; Catherine Ferran, impériale dans le rôle maternel, et Jean-Luc Verna, performeur extraverti dont le corps tatoué biche sous l'objectif avec ce qu'il faut de penchant exhibitionniste pour que nous ayons tous envie de le photographier.

Joëlle Gayot, le 22 septembre 2020

# CULTURESNES

Diane Arbus (1923-1971) est une figure majeure de la photographie de rue du XXème siècle. Fille de commerçants aisés juifs new-yorkais, elle a rencontré à quatorze ans celui qui devint son mari Allan Arbus. Elle l'assiste d'abord dans le studio qu'ils créent pour réaliser des photographies de mode. Elle prend des cours auprès des grands photographes de l'époque et décide de déplacer son regard de la beauté et du glamour des mannequins vers les marges, les gens bizarres, différents, ceux que l'on regarde avec un certain malaise ou pas du tout. Prostituées, clochards, jumeaux identiques, travestis, handicapés mentaux, freaks seront ses modèles. En 1963 elle gagne une bourse Guggenheim et en 1967 elle expose au MOMA. Nombre de ses photos sont achetées par des musées. Mais sa vie est un chaos, amours multiples aux fins souvent tragiques, solitude, désespoir. Le feu d'artifice du succès ne suffira pas à la libérer de sa dépression et elle se suicide en 1971.

La pièce clôt le triptyque sur des artistes américains imaginé par Paul Desveaux, dont le premier opus était consacré au peintre Jackson Pollock et le second à la reine du rock psychédélique, Janis Joplin. Comme pour les deux premiers épisodes, il a confié l'écriture du texte à Fabrice Melquiot. L'idée, là encore, n'était pas de faire un biopic mais de dresser un portrait sensible de l'artiste, en montrant bien sûr d'où elle vient juive d'origine russe née en 1923, loin de l'Europe gagnée par le nazisme et l'antisémitisme mais n'ignorant rien de la situation, avec une mère peu dupe de la vie qu'elle mène, lucide et déprimée. L'auteur a choisi de la montrer dans ses relations avec sa mère (superbe Catherine Ferran), son mari (Paul Jeanson), son assistante et ses modèles, mais surtout dans son travail.

Paul Desveaux nous entraîne dans un lieu qui ressemble au laboratoire de la photographe où s'impose une baignoire, celle où elle se tranchera les veines. Quelques rares photos de Diane Arbus s'affichent parfois tandis que la lumière devient rouge comme lors du tirage des négatifs, car Diane Arbus tirait elle-même ses photos, toujours du noir et blanc. Dans un coin de la scène, le jazzman Michaël Felberbaum accompagne à la guitare les états d'âme de Diane, sa mélancolie et sa solitude.

Comme Diane Arbus voulait montrer sans fard une autre Amérique, Paul Desveaux a choisi de mettre en scène deux acteurs interprétant des amis de Diane. Marie-Colette Newman interprète la transsexuelle Vicky et Jean-Luc Verna, artiste underground qui a fait de son corps l'objet de son art, interprète Jack Dracula, l'homme tatoué jusqu'au visage. Toute l'empathie de Diane pour ses modèles ressort quand elle lui dit « vous êtes magnifique ».

Anne Azoulay incarne de façon magistrale une Diane, appareil photo au cou, tragique et désespérée, mais aussi concentrée et déterminée à chercher leur vérité dans ceux qu'elle photographie. Elle exige que l'on allume la salle et interpelle des spectateurs pour qu'ils posent. Elle décide de faire un portrait de famille et choisit quatre spectateurs qui feront, peu importe leur sexe et leur âge, un père, une mère, fille et fiston. Et magie du choix, des poses et des lumières, on voit quelque chose qui ressemble aux photos de Diane Arbus. La mise en abîme est vertigineuse.

Il ne reste plus au spectateur qu'à courir voir les photos de Diane Arbus pour rester encore un peu à ses côtés.

Micheline Rousselet, le 24 septembre 2020

# Beaux Arts

## **Arbus, Duchamp, Rothko, Lautrec... Les artistes entrent en scène en 8 spectacles jubilatoires !**

**Le théâtre vous a cruellement manqué ? Bonne nouvelle : la rentrée nous offre un émoustillant programme de rattrapage où l'art tient le premier rôle. Artistes en scène, immersion sensorielle, one-man-show maniériste... Il y en aura pour tous les goûts !**

### **1. Diane Arbus de l'autre côté du viseur**

Qui était donc Diane Arbus (1923–1971) ? Si la photographe américaine peu médiatisée n'a œuvré que huit années, elle a profondément marqué l'imaginaire collectif avec ses photos de rues teintées d'inquiétante étrangeté, disparaissant volontiers derrière ses modèles avec qui elle nouait des liens intenses. Écrit par Fabrice Melquiot et mis en scène par Paul Desvaux, *Diane Self Portrait* retourne l'objectif vers la photographe pour dresser son portrait au travers des personnalités qu'elle capturait dans les marges de l'Amérique des années 1960. Une galerie fabuleusement hétéroclite servie par des acteurs tels que l'artiste et performeur Jean-Luc Verna.

Henri Guette, le 28 septembre 2020

# LA CROIX

## « Diane Self Portrait », dans le regard de Diane Arbus

**Les Plateaux Sauvages reprennent leur activité avec la pièce « Diane self portrait ». Une double renaissance pour cette salle du 20e arrondissement de Paris après sa fermeture administrative en décembre 2019, prolongée par le confinement.**

Des artistes sur scène, un public dans les gradins : une vraie victoire pour l'équipe de *Diane Self Portrait*, dont la création fut à plusieurs reprises retardée. Une première fois en décembre 2019, en raison de la fermeture brutale des Plateaux Sauvages pour des raisons de sécurité. Les travaux de mises aux normes réalisés, la salle du 20e arrondissement, inaugurée en 2018 et dirigée par la comédienne Laëtitia Guédon, est demeurée portes closes, pour cause de confinement. Lieu atypique, financé par la ville de Paris, Les Plateaux Sauvages renaissent aujourd'hui avec cette pièce de Fabrice Melquiot, mise en scène par Paul Desveaux, hommage délicat et profond à la photographe américaine Diane Arbus.

### Un goût pour la marge

Ce portrait théâtral commence par l'issue tragique de sa vie : son suicide, à l'âge de 48 ans, en 1971. Figure évanescence, Diane Arbus, surgie de la baignoire où elle a mis fin à ses jours, déroule depuis l'au-delà le fil de sa vie.

De multiples personnages se croisent dans ce récit, marqué par le poids de l'identité familiale – juive – : ses parents, sa mère surtout, terrible, campée par Catherine Ferran, son mari Allan (Paul Jeanson), rencontré très jeune, auprès duquel elle apprit la photographie, et bien sûr, ces êtres à la marge, à l'étrangeté si humaine, qui furent ses modèles de prédilection. Des amis joués par des artistes atypiques : Marie-Colette Newman dans le rôle de Vicky, une travestie, et Jean-Luc Verna, au corps métamorphosé par une cartographie complexe de tatouages et piercings, dans celui de Jack.

### Le puzzle d'une vie

La comédienne Anne Azoulay incarne l'artiste avec une grâce fragile et frondeuse. Accompagnée, par la guitare de Michael Felberbaum, la pièce est une succession d'instantanés, de fragments de vie mis en regard de photographies projetées dans un jeu de lumières contrasté. Au-delà de l'exercice biographique, *Diane Self Portrait* interroge avec intelligence le sens de l'art et l'idée même de beauté. Une ode à la différence et à la rencontre, dans l'esprit des Plateaux sauvages.

Marie-Valentine Chaudon, le 29 septembre 2020

# Télérama'

Une femme, allongée dans une baignoire ornée de pieds, seul accessoire en face d'un gros projecteur, se présente : « *Je m'appelle Diane Arbus.* » Dans cette scène semblable à un tableau évoquant son suicide, un jour de juillet 1971, à l'âge de 48 ans, la grande photographe new-yorkaise monologue sur le cliché que ça pourrait donner... « *Mon style, c'est le sujet choisi* », dira-t-elle plus tard, à propos de son désir de saisir la rue et les êtres en marge de cette Amérique triomphante des années 1960.

Pensé comme la traversée fugace d'une vie, ce spectacle tire sa force du texte de Fabrice Melquiot : un collage de scènes sensibles où se télescopent l'apparition de la mère, grande bourgeoise dépressive magnifiquement campée par Catherine Ferran ; la rencontre avec son mari Allan Arbus ; son émancipation d'artiste ; ses crises dépressives.

Il s'appuie aussi sur Anne Azoulay (la si pinçante Liz du *Bureau des légendes*), qui endosse le rôle de la photographe à la demande du metteur en scène Paul Desveaux. Elle en assume l'hypersensibilité, tout en réunissant à tenir la salle quand il s'agit d'y glaner un modèle.

Emmanuelle Bouchez, le 29 septembre 2020

# Le Point

## Résurrection théâtrale pour Diane Arbus

Paul Desveaux met en scène une pièce de théâtre de Fabrice Melquiot consacrée à la photographe américaine, qui s'est suicidée en 1971.

Elle s'est donné la mort le 26 juillet 1971, à l'âge de 48 ans. Diane Nemerov, plus connue sous son nom de femme mariée Diane Arbus, venait de dynamiter la scène photographique mondiale en exposant, dans les plus grands musées américains (le Metropolitan Museum et le MoMA de New York), des portraits de marginaux rencontrés dans la rue. C'est la carrière météorique et la vie mouvementée de cette artiste que Paul Desveaux met aujourd'hui en scène après avoir commandé, il y a trois ans, un texte sur le sujet à l'écrivain Fabrice Melquiot. Ce faisant, il clôt une trilogie où il s'est penché tour à tour sur les destins du peintre Jackson Pollock et de la chanteuse Janis Joplin.

Si la pièce raconte, par une succession de flash-back, quelques épisodes cruciaux de la vie de Diane Arbus, la qualifier de « biopic » (en référence à ces films autobiographiques qui font la fortune de Hollywood) serait réducteur. « Ce n'est pas ici exactement un biopic, mais un portrait impressionniste qui révèle tout aussi bien l'intime de la création, les mouvements de l'Histoire, que les fables hors norme des sujets photographiés, comme Jack Dracula, l'homme tatoué, ou Vicky, la travestie. À travers Diane Self Portrait, nous racontons une expérience photographique, une histoire de la différence à un moment où la morale du monde rétrécit nos regards curieux et empathiques », témoigne Paul Desveaux.

### Double résurrection

Ce spectacle\* se présente comme une double résurrection. Celle de Diane Arbus, d'abord, à laquelle la comédienne Anne Azoulay redonne vie. Celle des Plateaux Sauvages, ensuite. Ce lieu de création, dirigé par Laëtitia Guédon, avait en effet dû baisser le rideau en décembre dernier pour des travaux. Il avait ensuite été contraint de rester fermé, comme tous les lieux culturels de l'Hexagone, en raison du Covid-19.

Comme dans toute résurrection, il y a là une part de miracle. Anne Azoulay n'a eu que trois semaines pour se glisser dans le rôle que devait endosser, au printemps, Anna Mouglalis. Bien loin de l'image de femme forte qu'elle offre au personnage de Liz Bernstein dans *Le Bureau des légendes*, la comédienne fait de Diane une artiste à la fois frondeuse et fragile qui flirte avec la folie, une Américaine hantée par des fantômes européens, ceux de sa famille immigrée de Russie. Mais aussi une femme taraudée par des interrogations tenant à la fois à son identité juive (mal vécue) et à sa libido (mal contrôlée). Une figure complexe telle que la restituait, en beauté, sa biographe, Violaine Binet, dans un ouvrage paru en 2009 chez Grasset.

### Un spectacle tout en tension

Toujours sur le fil du rasoir, le jeu d'Anne Azoulay restitue les tourments qui assaillaient Diane Arbus et qui finirent par la briser. Michael Felberbaum exacerbe les moments de tension électrique de certains monologues par de brillants solos de guitare. La distribution vise juste. Impériale, Catherine Ferran délaisse pour quelques soirs la Comédie-Française le temps de se glisser tour à tour dans le rôle de la mère tyrannique de Diane Arbus et dans celui de la marraine libératrice de la photographe, en l'occurrence Lisette Model, qui la forma. Paul Jeanson semble jouer avec délectation les personnages du mari (Allan Arbus) et du père (David Nemerov).

La pièce mélange comédiens professionnels comme Anne Azoulay (en haut), qui campe Diane Arbus, et amateurs comme le musicien Jean-Luc Verna (en bas), qui joue le personnage de Jack Dracula, l'homme tatoué. © Christophe Raynaud de Lage

Mais la beauté de ce spectacle tient surtout aux seconds rôles : Jean-Luc Verna et Marie-Colette Newman. C'est à eux que revient la tâche difficile d'incarner les sujets photographiques de Diane Arbus, ces hommes et ces femmes des bas-fonds de Manhattan sur lesquels la photographe portait un regard aiguisé et tendre.

Jean-Luc Verna, à la fois performeur et chanteur, quitte ici la scène underground. Il joue à créer des moments comiques, comme lorsqu'il dévoile ses impressionnants tatouages. Tandis que Marie-Colette Newman plonge dans son expérience sur les trottoirs et dans les cabarets de Pigalle, pour donner une crédibilité incontestable au personnage de travesti, ami de Diane.

C'est cette confrontation de comédiens professionnels et amateurs qui offre sa part d'authenticité à cet hommage sensible de Paul Desveaux à l'artiste. Comme l'exprime le metteur en scène, fondateur de la compagnie L'Héliotrope : « Ce qu'Arbus met en évidence, c'est en effet cet "autre" dans sa totale différence et que les normes de notre société n'acceptent toujours pas. Avec ses images, elle va mettre en lumière une altérité constitutive du monde. » Une leçon de tolérance dont notre monde a bien besoin.

Baudouin Eschapasse, le 4 octobre 2020

# TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

## Diane Arbus, princesse moqueuse

Avec *Diane Self Portrait*, Paul Desveaux signe le troisième volet de son triptyque américain. Une création sur la photographe new-yorkaise Diane Arbus, écrite par Fabrice Melquiot. Reportage en répétition. PAR MARJORIE BERTIN

**DIANE SELF PORTRAIT** de Fabrice Melquiot, mise en scène de Paul Desveaux, du 21 septembre au 9 octobre aux Plateaux Sauvages

Nous sommes début septembre au quatrième jour des répétitions de *Diane Self Portrait*. Sur scène une baignoire, une ampoule suspendue, un rideau de fils gris perlé. Et des acteurs, des techniciens. Tous s'affairent ou attendent dans une ambiance joyeuse. Anne Azoulay qui joue Diane Arbus est assise sur un cube en bois, à côté de Paul Jeanson, qui interprète Allan, son mari. Avant de commencer à répéter, Paul Desveaux précise : « la technique comme le plateau on est tous au même endroit, dans la recherche et l'expérience ». Des images en noir et blanc sont projetées. Aucune n'est de Diane Arbus. Comme pour ses créations sur Janis Joplin et Jackson Pollock, Paul Desveaux refuse l'idée du biopic. La sienne est plutôt, me dit-il, de faire un « portrait impressionniste qui raconte la création et l'intime ». C'est donc par Allan et par elle-même que Diane est racontée. Allan égrène les faits. « En 1963 tu reçois une bourse Guggenheim pour ton travail sur les *Rites, manières et coutumes d'Amérique* ». Diane, écorchée vive, les émotions : « je sens une chose dans mon cœur, mais si j'en parle, elle se met à mentir, les mots tordent tout, alors je me tais souvent, les photos parlent ma langue ». Huit fois les comédiens reprennent cette scène tendue. Paul Desveaux les guide avec énergie et bienveillance. Et les met en garde : « comme il n'y a pas véritablement de fiction, le changement d'énonciation permanent induit la nécessité de garder le spectateur du coin de l'œil ». La guitare de Michaël

Felberbaum les accompagne, pulsionnelle. Puis Jean-Luc Verna monte sur scène. Crâne rasé, le dessinateur au visage tatoué d'oiseaux et d'étoiles, chante d'une voix suave *The man I love*. La magie opère. Il joue « Jack Dracula, l'homme tatoué ». Car Paul Desveaux montre aussi l'obsession de Diane Arbus pour la différence : « j'adore ce personnage de riche princesse de la cinquième avenue qui descend dans la rue et montre à l'Amérique ce qu'elle ne veut pas voir », me dit-il au cours d'une pause. Le texte de Fabrice Melquiot sied si bien à la photographe. Il la montre aussi moqueuse. « J'ai envie de photographier une famille : Papa, Maman et les Kids : rien de pire », dit-elle lorsqu'elle photographie une famille « normale ». Pour jouer Vicki, sa meilleure amie et assistante, une prostituée transgenre,



© CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Paul Desveaux a fait appel à la bassiste et comédienne transsexuelle Marie-Colette Newman. Jambes immenses, porte-jarretelles et minirobe en strass, elle répète une scène où Vicki, d'une maladresse touchante essaie d'aider Diane. La scène est fluide. Quelques instants plus tard, Marie-Colette Newman me dit combien elle est ravie de jouer dans ce « spectacle féminin, le rôle de quelqu'un qui essaie d'aider malgré tout ». Car Diane Arbus, sorte d'Alice au pays des ténèbres, se suicide, à quarante-huit ans, en 1971. « Diane est peut-être déjà morte dans la pièce, m'explique Paul Desveaux. C'est un fantôme qui nous interroge sur la liberté à une époque qui glisse vers un léger conservatisme ». Avec grâce.

# la terrasse

**Diane Self Portrait de Fabrice Melquiot, mise en scène de Paul Desveaux**



DE FABRICE MELQUIOT / MES  
PAUL DESVEAUX

Après Jackson Pollock (Pollock, 2009) puis Janis Joplin (Pearl, 2013), le metteur en scène Paul Desveaux clôt sa trilogie américaine en créant Diane Self Portrait autour de la figure de Diane Arbus. Une mise en scène épurée et soignée qui peine à restituer l'originalité transgressive de la photographe américaine.

Dans le sillage des deux précédents opus, Paul Desveaux a de nouveau commandé un texte à Fabrice Melquiot, librement inspiré de la vie et l'œuvre de l'artiste, dans le but de faire théâtre du geste créatif même, en association avec la personne qui le fait naître. Cette personne, c'est Diane Arbus, née Nemerov en 1923 dans une famille de commerçants juifs new-yorkais. D'abord photographe de mode aux côtés de son mari Alan Arbus, elle a choisi de s'éloigner des normes et des attentes pour explorer la marge, la différence, l'étrange voire parfois le monstrueux. Soit des modèles rencontrés au hasard des rues de New York, souvent qualifiés de « freaks », qu'elle montre frontalement dans toute leur humanité, autre et troublante. Paul Desveaux ne souhaite pas réaliser un biopic, mais proposer un portrait impressionniste et intimiste avec comme matière principale la photographie. Un portrait qui commence par évoquer la fin tragique de la photographe, lors de son suicide à l'âge de 48 ans dans sa baignoire, puis qui ouvre une foule de questions sur la photographie, le désespoir, l'amour...

## Portrait intimiste

Sur un plateau quasi nu à l'univers visuel très épuré et soigné, la pièce convoque les proches de Diane, interprétée par Anne Azoulay entre détermination et fragilité : principalement sa mère Gertrude à la forte personnalité (Catherine Ferran) et son mari Alan (Paul Jeanson), plutôt falot et admiratif de son épouse. Est aussi convoquée une professeure de Diane, la photographe Lisette Model (Catherine Ferran), qui la conseille : « Ne cherchez pas à dire. Laissez dire. » Paul Desveaux a eu la bonne idée de convoquer aussi sur scène Jack Dracula l'homme tatoué (Jean-Luc Verna) et Vicki S. le travesti (Marie Colette Newman), deux de ses modèles « magnifiques » avec lesquels elle noue une relation autre qu'utilitaire. Leur présence sur scène est un atout, comme l'est la musique interprétée en direct à la guitare par Michael Felberbaum, composée en collaboration avec Vincent Artaud. Tatoué de pied en cap, Jean-Luc Verna occupe la scène de toute sa présence insolite avec une touche d'humour caustique. Cependant, malgré la précision des dialogues, la mise en scène subtilement orchestrée, la fine interprétation des comédiens, ces échanges successifs peinent à rendre compte de l'originalité transgressive et de l'étrangeté de la démarche artistique de Diane Arbus, peut-être parce que l'ensemble semble relever de l'incarnation mais aussi parfois d'une sorte de commentaire qui aplanit les enjeux. Mentionnés à travers une voix off, l'ancrage américain et tout ce qui constitue l'incroyable effervescence de cette époque sont aussi relativement absents. Pas de cliché de Diane Arbus sur scène. Paul Desveaux a inclus le photographe familial de la scène Christophe Raynaud de Lage dans sa démarche artistique, ainsi que le public lors d'une scène participative qui prend le risque de la banalité. Au présent, le geste artistique ambitieux n'atteint que partiellement son but, mais il invite à redécouvrir une artiste farouchement indépendante : « Les photos parlent ma langue. Elles parlent aussi mon silence ».

# RÉPONSES PHOTO

RÉPONSES ÉVÉNEMENT



## Le théâtre intime de Diane Arbus

Sa vie a été adaptée au cinéma en 2007 avec dans le rôle principal Nicole Kidman. Diane Arbus, monstre sacré de la photographie américaine, revient cette fois au théâtre dans *Diane Self Portrait*, une création "théâtrale et photographique" de Fabrice Melquiot mise en scène par Paul Desveaux. Avec Anne Azoulay pour interprète, la pièce nous dévoile une Diane Arbus forte et fragile, confiante et incertaine. Décédée en 1971, la photographe aura marqué son époque et bien au-delà, avec ses clichés de marginaux qui évoquent une Amérique que personne n'avait encore voulu voir. *Thibaut Godet*



FRANCESCO DI MONTELEONE



RICARDO PIRELLA

“ Ne souriez pas ! On n'est pas à la fête foraine”, s'exclame Anne Azoulay. Sur la scène, la comédienne qui incarne Diane Arbus dirige ses modèles d'un soir, s'appuie sur des réflecteurs avant de photographier une famille hétéroclite issue du public. Bien qu'elle porte un petit hybride numérique en lieu et place d'un plus attendu moyen format bi-objectif, il n'y a pas de doute. Nous voilà replongés dans la vie de la célèbre photographe américaine. Avec une équipe d'une quinzaine de personnes, Anne Azoulay participe aux représentations de la pièce *Diane Self Portrait* mise

en scène par Paul Desveaux. Une création théâtrale autour de la vie et de la mort de la photographe, qui s'est jouée jusqu'au début du mois d'octobre aux Plateaux Sauvages à Paris (XX<sup>e</sup>), et devrait tourner en France dans d'autres salles dans les prochains mois. Début septembre, nous assistions aux premières répétitions de la pièce, au moment où les comédiens s'emparent du texte et du caractère des personnages. Celui de Diane est particulièrement complexe, à l'image de sa vie. Née en 1923 dans une riche famille new-yorkaise, elle s'éveille rapidement aux arts. Mais c'est avec son mari Allan Arbus, ren-

contré à 14 ans, qu'elle franchit le pas et devient photographe. Elle débute sa carrière par la photographie de mode et travaille pour de grands magazines. Mais le métier l'ennuie assez rapidement. Elle fait le pari de descendre dans la rue, à la rencontre du “peuple d'en bas”. “Je suis née tout en haut de l'échelle, et toute ma vie, je l'ai dégringolée aussi vite que j'ai pu”, avait-elle pour habitude de dire. Elle photographie alors les marginaux. Des nains, des prostituées, des monstres de foire, des travestis, des tatoués, des aliénés... “Ce qui est intéressant chez Arbus, c'est ce qu'elle raconte de la différence. Cette femme va montrer la part ➤

## RÉPONSES ÉVÉNEMENT

d'ombre des États-Unis. Quelque chose que l'Amérique bien pensante des années 1950 ne voit pas", souligne le metteur en scène. L'idée de ce dernier n'était pas de réaliser un *biopic*. Il ne présente d'ailleurs pas d'images de la photographe sur scène. Il préfère initier à la place un jeu photographique et projette en direct des photos réalisées sur la scène. Plus que de suivre les lignes d'une biographie, il préfère "raconter la création et l'intime". Une marque de fabrique qu'il a déjà mise en œuvre pour Pollock et Janis Joplin, deux précédentes pièces conçues également avec le dramaturge Fabrice Melquiot.

Réaliste, la pièce se doit de l'être. Anne Azoulay apprend par exemple à se mouvoir avec l'appareil photo. Pour donner l'illusion parfaite sur scène d'une photographe professionnelle, elle est d'ailleurs guidée par Christophe Raynaud de Lage, photographe spécialiste du théâtre.

Sur scène, on retrouve certains des personnages fétiches de Diane Arbus. Jack Dracula, le tatoueur multilatoué, ou encore Vicki Strasberg, une travestie qui, en 1969, l'invitait seule à son anniversaire. Deux personnages qui renvoient directement à

des photos célèbres de Diane Arbus, où la photographe ne cherche à montrer aucune empathie : elle les saisit tels quels, aussi naturels qu'il puissent l'être lorsqu'ils posent sous les flashes.

"Ce qui m'a particulièrement plu chez Diane, c'est son rapport aux autres, c'est comment elle rencontre les gens, comment elle essaye de se projeter dans l'autre, de s'identifier. De montrer à quel

*«Je ne pense pas que le chemin d'un créateur soit séparé de sa vie.»*

point c'est possible et impossible d'entrer dans le mystère de l'autre", confie la comédienne Anne Azoulay qui s'est glissée dans l'intimité du personnage. "Je connaissais ses photos mais je ne connaissais pas sa vie", poursuit-elle. Pour la pièce, elle redécouvre alors l'ensemble de

son travail. Elle s'imprègne aussi de toute la littérature existante sur Diane Arbus. "J'essaie de comprendre le chemin de sa création et de son regard." Sur scène, elle expose aussi ses interrogations, les doutes qu'a connus toute sa vie la photographe. "Peut-être devrais-je devenir écrivain comme mon frère", se demande le personnage de Diane à voix haute.

"Je ne pense pas que le chemin d'un créateur soit séparé de sa vie. Il y a quelque chose qui va avec. La dépression chronique de Diane Arbus se qualifie dans ses photos", analyse Paul Desveaux.

Certes, la photographe connaît de son vivant la célébrité. Elle est exposée aux côtés d'autres grands noms comme Garry Winogrand ou Lee Friedlander. Elle est amie avec Richard Avedon, reconnue par Walker Evans. Des musées, de grandes galeries, acquièrent ses tirages. Mais une hépatite contractée en 1966 l'entraîne dans une longue dépression. Une baignoire sur scène nous rappelle son destin tragique. "Replongez-moi dans le noir", conclut d'une voix douce la comédienne. Diane Arbus met fin à ses jours en 1971, à l'âge de 48 ans.

**RÉPÉTITIONS**, début septembre, les comédiens s'imprègnent de leurs personnages. Au premier plan, Diane Arbus (Anne Azoulay), à gauche son mari Allan Arbus (Paul Jeanson), et à droite Paul Desveaux, le metteur en scène.



#radio



Diane  
Self  
Portrait

Melquiot/Desveaux

avec  
Anne Azoulay  
Michael Felberbaum  
Catherine Ferran  
Paul Jeanson  
Marie Colette Newman



« *Diane Self Portrait* de Fabrice Melquiot mis en scène par Paul Desveaux se joue depuis le 21 septembre aux Plateaux Sauvages. Ou comment nous raconter de l'intérieur, comme dans une chambre noire, l'histoire de cette photographe majeure du 20e siècle, née Diane Nemerov dans une famille juive Ny, et qui s'est donnée la mort à l'âge de 48 ans chez elle à Manhattan en 1970...

**Main dans la main, auteur et metteur en scène imaginent la traversée de cette artiste, de cette comète, être fragile qui a su choisir son arme, un objectif, d'une puissance redoutable, pour le pointer vers ce qui l'attirait : la folie, la marginalité, la différence, la solitude.**

Elle est descendue dans la rue photographier ce que la bonne société américaine ne souhaitait pas voir : les fous, les travestis, les malades... des personnages hors normes, dans le NY underground.

Chez elle une photo, c'était d'abord un sujet. Un sujet pour elle, quelque chose qui lui donne comme un « coup de poing ». C'était une des leçons qu'elle reçut de la grande photo Lisette Model : « Et aussi, ceci. Maîtriser parfaitement la technique, pour pouvoir ensuite l'oublier ! »

***Diane Self Portrait*, un spectacle visuel et sonore, accompagné de bout en bout par le guitariste de jazz Mikael Felberbaum, les chansons de Billie Holiday et de Marvin Gaye.**

Un beau spectacle interprété notamment par Anne Azoulay, étonnante, un peu étrange, tout à fait extra, jusqu'au 9 octobre !



Radio Libertaire / émission «Tempête sur les planches»  
présentée par Thomas Hahn avec Paul Desveaux  
Le 27 septembre 2020.

PODCAST : <https://www.radio-libertaire.net/>



Rentrée politique, Diane Arbus pour la photo du prochain délégué de classe

A promotional banner for a podcast. On the left is a portrait of Stéphane Edelson, a man with a beard wearing a dark hat and a brown jacket, holding a copy of the magazine 'GLAMOUR'. The background of the portrait is red with the Vivrefm logo and text: 'PARIS 93.0', 'LYON 93.0', and 'NANTES 93.0'. To the right of the portrait, the text 'La semaine d'Edelson' is displayed in a light red box. Below this, it says 'À retrouver dans notre matinale de 7 à 9 heures par Stéphane Edelson'. At the bottom, there are two red buttons: 'S'ABONNER AUX PODCASTS' with a bookmark icon and 'RÉAGIR' with a speech bubble icon.

La dernière de Diane Arbus racontée sur la scène du Théâtre des Plateaux Sauvages à Paris 20.

PODCAST : <https://www.vivrefm.com/posts/2020/10/rentree-politique-diane-arbus-pour-la-photo-du-prochain-delegue-de-classe>

#web



Diane  
Self  
Portrait

Melquiot/Desveaux

avec  
Anne Azoulay  
Michael Felberbaum  
Catherine Ferran  
Paul Jeanson  
Marie-Colette Newman

# DE LA COUR AU JARDIN



**« Je suis Diane Arbus ! Ca n'est pas tout à fait rien, je vous assure ! »**

Diane Arbus. 1943-1971.

C'est cette figure de la photographie américaine, célèbre notamment pour avoir photographié au réflex 6x6 bi-objectif des inconnus dans la rue new-yorkaise, qui va clore la trilogie américaine de Fabrice Melquiot, après *Pollock* et *Pearl*.

Des inconnus, donc, qu'elle va immortaliser. Des hommes et des femmes qui sans elle, n'auraient jamais été couchés sur la pellicule argentique. Des hommes et des femmes qui ne rentraient pas dans les conventions de l'Amérique d'alors.

Cette pièce de Fabrice Melquiot, commandée et mise en scène par Paul Desveaux, n'est pas un biopic.

Ce qui va se jouer ici, c'est beaucoup plus, c'est avant tout le rapport que nous pouvons avoir à l'image et à la différence. L'image argentique, bien entendu, l'image que l'on crée, l'image qu'on a développée à la lumière inactinique et qui en dit beaucoup sur soi.

Mais également et peut-être surtout l'image des autres, l'image que l'on a des « autres différents », ceux qui ne sont pas comme nous. Tout ceci sera également abordé de manière bien subtile.

La vision des autres qui aboutit sur la vision que l'on a de soi, et qui peut pousser à l'irréremédiable. J'en veux pour preuve le début de la pièce, qui va nous montrer la toute fin de cette immense artiste. Une baignoire. Diane et son bras qui dépasse...

Nous comprenons immédiatement.

L'image d'aujourd'hui, après l'image des années 70, également...

« Un jour, les gens seront devenus tellement cons qu'ils échangeront des photos de chiens contre des photos de chats. Ce sera leur passe-temps favori » fait dire l'auteur à son héroïne...

Seront également abordés la place et le « métier » de l'artiste, le rapport à la technique, à la célébrité...

Une nouvelle fois, Paul Desveaux a su transposer la grande qualité d'écriture de Melquiot, grâce avant tout à une distribution aux petits oignons, qu'il dirige avec une grande précision.

Il réussit la gageure de faire bouger des comédien·nes pour nous parler de l'immobilité supposée de la photo.

Ou quand le mouvement évoque la chose supposée fixée.

Diane Arbus, c'est Anne Azoulay.

La comédienne donne une sacrée épaisseur à son personnage.

A la fois toute en fragilité et toute en force, elle parvient à restituer le caractère ambivalent et presque bipolaire de l'artiste.

Melle Azoulay fait passer quantité d'émotions. J'ai été vraiment accroché par ce qu'elle nous raconte, et notamment dans ses rapports avec la famille. Ses adresses au public sont épatantes. (Je n'en dis pas plus...)

Deux comédiens jouent chacun deux rôles.

D'une part la mère biologique et celle « spirituelle », d'autre part, le père et le mari.

On comprend évidemment très vite par ce parti-pris dramaturgique les tenants et les aboutissants psychologiques voire psychanalytiques de la destinée de la photographe.

L'immense Catherine Ferran, Sociétaire honoraire de la Comédie Française, campe donc deux figures ô combien remarquables.

Une mère acariâtre, castratrice, ainsi qu'une professeure de photographie intransigeante et sans concession.

La comédienne est une nouvelle fois fascinante. (Oui, je viens d'écrire un pléonasme.)

Il fallait un « freak » pour incarner la figure de ceux que photographiera Diane Arbus.

Jean-Luc Verna est Jack Dracula, un tatoué, un vrai.

Dans une scène irrésistible de drôlerie, il joue ce type que rien ne prédestinait à participer à un shooting.

Le comédien nous impressionne et nous fait rire.

La scène nous questionne également quant à la notion de modèle. La photographe a besoin d'un sujet qui va devenir devant son objectif un objet.

Tout ceci est très réussi et fonctionne à la perfection.

Il reviendra dans une deuxième très jolie scène pour.... Allez donc aux plateaux sauvages pour en savoir plus...

Michaël Felberbaum est à la guitare électrique demi-caisse, pour jouer de longues notes et accords presque plaintifs, ou bien des standards de jazz de l'époque.

Il faut noter qu'un grand nom de la photographie actuelle, Christophe Raynaud de Lage, bien connu des théâtres, a apporté son expertise à l'entreprise.

Un savoir-faire technique, donc, et ses magnifiques portraits en noir et blanc, projetés sur le grand rideau de fils au lointain.

Je vous conseille vraiment d'aller assister à une représentation de cette pièce qui ouvre la saison 20-21 des Plateaux sauvages.

C'est un spectacle intense, pédagogique (j'avoue que je ne connaissais que très peu Diane Arbus), et qui propose une vraie réflexion, avec de réelles et très actuelles interrogations quant à l'image qui ne bouge pas mais qui en dit tellement.

Un moment de théâtre très réussi.

Yves Poey, le 22 septembre 2020

# JE N'AI QU'UNE VIE



© Christophe Raynaud de Lage

**Diane Arbus revoit sa vie défilier devant ses yeux. Un beau duo d'actrices, une vie qui mérite d'être connue, une ode à l'acceptation de l'autre tel qu'il est.**

Sur la scène, une baignoire, une femme est allongée dedans. Il y a un projecteur allumé, un appareil photo sur son trépied. À jardin, un guitariste attend. À cour, une chaise vide, un divan, une femme blonde assise sur une chaise haute. « Je m'appelle Diane Arbus ». La femme dans la baignoire a pris la parole. Elle s'est suicidée. C'est peut-être sa vie qui défile devant ses yeux, avant de les fermer.

Comme vous, je connais Diane Arbus par ses photos, celle des deux jumelles en particulier. J'étais curieux de savoir ce que j'allais voir. La pièce parle de Diane Arbus, elle raconte ses blessures, ses sensibilités, ses rencontres essentielles. Avec *Pollock* et *Janis*, elle compose la trilogie américaine proposée par Paul Delveaux à Fabrice Melquiot. Plus qu'une biographie, c'est un portrait, un portrait impressionniste.

Je suis d'abord rentré dans la pièce par les éléments biographiques, ce qui me restait d'une plaquette rapidement lue à l'occasion d'une exposition. Le contexte est posé, familial, historique, qui va emmener celle qui aurait dû rester une jeune femme bien élevée vers l'exploration de ce qui sort des normes, qu'il s'agisse de Jack Dracula, son ami tatoué, ou de Vicky, son amie travesti.

De Diane Self Portrait, je retiens des moments hypnotiques, des scènes d'ensemble sous l'influence de la guitare live de Michael Felberbaum.

Je retiens surtout l'opposition entre le jeu d'Anne Azoulay, excellente Diane Arbus, et celui de Catherine Ferran, qui est Gertrud et Lisette Model, la mère et la professeure de Diane. La voix de l'une est renforcée, la voix de l'autre est sans filtre. L'une bouge, cherche, l'autre est un socle, solide. Je pourrais retourner aux Plateaux Sauvages juste pour revoir leurs scènes.

Et puis bien sûr il y a Jack Dracula, il y a Vicky. Putain d'ode à l'acceptation de l'autre tel qu'il est, quand notre époque sombre dans un normalisme qui fait peur. Diane Arbus a sans doute ramené des photos sublimes de ses voyages au delà des normes, elle donne surtout une leçon de vie, cet autre, quel qu'il soit, est digne d'être son ami.



© Christophe Raynaud de Lage

## La photographie d'une autre beauté

Diane Arbus, célèbre photographe américaine, est ici réinventée en fragments. Dans la nouvelle pièce de Fabrice Melquiot, elle parle depuis la mort et peut mettre à distance ce que fut sa vie et ce que furent ses pensées. Elle se moque des circuits officiels, fait sans cesse retentir le déclic de son appareil-photo sans que les clichés apparaissent en arrière-plan, provoque le public, répète qu'elle aime les personnages des bas-fonds et des squatts, refuse toute beauté standard, caresse ses modèles, confie à son mari qu'elle couche avec des femmes et d'autres hommes... Elle affirme (mais c'est Melquiot qui le lui fait dire, rien ne relève exactement de la citation) : « Je sais que je cours après quelque chose. Je creuse à mains nues l'image que je cherche à faire. Faire l'image que je ne sais pas que je vois. Je la vois mais j'ignore que je le vois. Je la vois mais je l'ignore que je la vois. » En scène, Diane revit surtout avec sa mère, son mari et l'un de ses modèles – un homme corpulent et tatoué. Ainsi circulent quelques secrets de famille et les secrets de cette artiste qui chamboule les règles de la beauté et de la lumière.

*Diane Self Portrait* est né d'une commande du metteur en scène Paul Desveaux, tout comme les deux pièces précédentes de Melquiot, *Pollock* et *Janis*, qui composent avec ce nouveau texte une « trilogie américaine ». L'écriture de Melquiot, très belle, avance en longues coulées mais, de temps à autre, frappe par de brefs éclats lapidaires. La mise en scène de Paul Desveaux, très musée d'art moderne, s'appuie sur les éclairages flashy, des éléments de décor épurés (baignoire comprise), des projections en noir et blanc et les sinuosités des déplacements rythmées par la musique soul et funk de Vincent Artaud et Michael Felberbaum interprétée en direct. Catherine Ferran et Paul Jeanson opposent un jeu classique à la présence non-classique de Jean-Luc Verna (le corps peint de tatouages) et Marie-Colette Newman (qui joue sur l'ambiguïté du sexe) : beau contraste. En Diane Arbus, Anne Azoulay a une splendide autorité moqueuse. Même si la mise en scène lui demande inutilement d'impliquer des spectateurs dans l'action scénique, elle est la flamme de cette soirée qui séduit autant qu'elle agace.

Gilles Costaz, le 25 septembre 2020



Avec *Diane Self Portrait*, Paul Desveaux offre au théâtre une nouvelle expérience de confrontation au processus de création. En choisissant celui de la photographe Diane Arbus, il met en scène des corps et des voix qui échappent à la norme et à la morale. C'est aux Plateaux Sauvages jusqu'au 9 octobre.

Diane Arbus (Anne Azoulay) est tout entière dans son corps, dans sa lumière, dans sa quête obsessionnelle de LA photographie. Pas celle-ci, ni celle-là, une autre. Captée dans le regard et le corps de l'autre, ou de son propre corps. Pas de douceur dans cette quête, de la douleur, de la brutalité, de l'entêtement, jusqu'au jaillissement éphémère d'un lâcher prise, d'un oubli de sa représentation de soi. Appartenir tout entier et sans fard à l'objectif pour renvoyer un moi inconnu.

L'entreprise de la photographe américaine Diane Arbus est à la fois féroce et fragile. Les mots de Fabrice Melquiot traduisent magnifiquement un processus douloureux et tenant du prodige. Chaque phrase prononcée avec délicatesse par Anne Azoulay, qui l'incarne magnifiquement, laisse percer l'insatisfaction de l'artiste certaine de ce qu'elle veut atteindre, souffrant de ne pas y parvenir. La déception guide ses gestes, le cheminement vers son but guident ses poses. Les échanges avec l'autre sont complexes, hérissés de malentendus. Les dialogues avec la mère (implacable Catherine Ferran) sont cinglants, meurtrissants, vigoureux, portant à leur paroxysme l'incompréhension, la distance avec le monde qui gouvernent les recherches esthétiques d'Arbus.

Les photographies qui surgissent et envahissent le fond de la scène conduisent non pas à l'auto-satisfaction, mais à une auto-critique argumentée qui en dit long sur sa quête. Et il fallait des corps, puissants, hybrides, qui tiennent de l'étrange malgré eux, pour incarner ce que Diane Arbus cherche, pour l'apaiser. Bien au-delà des apparences, bien au-delà d'une adhésion. Loin des muses et des égéries, elle pointe vers ces corps son objectif, les confronte. Et la dualité, l'ambivalence même des postures du performeur, modèle et diva Jean-Luc Verna appuient avec ironie et provocation sur la touche norme. Poussant Diane à se recentrer sur LA photo.

À coup de face à face, Paul Desveaux brosse sur scène un self-portrait inoubliable d'une photographe majeure, d'une femme qui sans concession sonde la différence, et se suicide à 48 ans en 1971.

# LE PETIT RHAPSODE

La mémoire comme un couteau... Tel une Diane au bain dans un figement dramatique, le nouveau spectacle de Paul Desveaux s'ouvre sur le bras de Diane Arbus dépassant d'une baignoire. Inerte, sans vie, la photographe américaine -nous sommes en 1971- vient de se suicider à l'âge de 48 ans.

Nous voici donc dans une tragique prosopopée, cette figure de récit contée par un mort... Ou plutôt de récits, multiples, assemblés en patchwork narratif où nous retrouverons la mère, Gertrude, acerbe et aimante à la fois, Allan, le mari dont elle ne se remettra pas de la séparation, et deux amis qui l'accompagnèrent dans son travail sur l'Amérique sans fard : Jack Dracula, l'homme tatoué et Vicky, fidèle et dévoué travesti.

Ce sont surtout ses clichés en fin de carrière qui la rendront célèbre, portraits des « différent.e.s », hors normes de la vie, dans un underground new-yorkais magnifié par les noirs et blancs de ses errances quotidiennes.

Après *Pollock* et *Janis*, Paul Desveaux nous propose le troisième volet de sa trilogie américaine, intertexte des artistes outre-atlantique de l'après-guerre aux années 70. Fidèle à Fabrice Melquiot pour l'écriture, il replace la photographe dans son studio, où ses souvenirs se mêlent aux événements historiques égrenés, comme des points d'ancrage dans sa dérive à la rencontre des invisibles de la société, ces laissés dans l'ombre qu'elle a décidé de mettre en lumière. En reflet de ses propres fêlures, Diane reconstruit pour nous un grotesque puzzle. Elle brave les règles esthétiques et défend un monde brut et réel. Comme les pliures sur d'anciennes photos, ce sont ses craquelures qui mettent en relief l'intime de la création.

Les clichés projetés sur scène, accompagnés à la guitare sur la très belle partition de Vincent Artaud et Michael Felberbaum, rythment un spectacle qui se lit et se déroule en poème dramatique.

Fragile et volontaire, Anne Azoulay est une touchante Diane Arbus, désorientée face aux certitudes de l'excellente Catherine Ferran, à la fois sa mère et sa professeure, Lisette Model. La note cabarestique apportée par l'artiste performeur Jean-Luc Verna est une agréable connivence au monde de la nuit.

Diane, celle qui « voit ce que les autres ne voient pas », mi-Marylin mi-Virginia Woolf, nous ouvre les portes de sa mémoire tourmentée, parfois douloureuse, quelquefois menaçante, comme nous le rappelle la romancière new-yorkaise Siri Hustvedt : « Sometimes memory is a knife ».

Richard Magaldi-Trichet, le 28 septembre 2020

# Toute La Culture.

## « Diane Self portrait » aux Plateaux sauvages : sur les traces de Diane Arbus

C'est le cliquetis du flash qui accueille le spectateur. Une entrée en son, pour un spectacle à l'enjeu visuel : rendre compte du travail de Diane Arbus, qui n'a eu de cesse de photographier des personnages marginaux.

Paul Desvaux a pour cela recours aux talents du photographe de plateau Christophe Raynaud de Lage : les scènes qui se jouent sous nos yeux sont transformées en photographies en noir et blanc, projetées immédiatement en fond de scène sur un rideau mobile. La pièce joue ainsi avec aisance du passage du spectacle vivant à l'art « reproductible », pour reprendre l'expression que donne Walter Benjamin de photographie.

Le spectacle ne saurait toutefois se réduire à la projection de ces clichés : la guitare de Michael Felderbaum et les intonations graves d'Anne Azoulay, qui incarne la photographe, guident le public sur les traces de Diane Arbus, de son enfance à son suicide, figuré scéniquement par une blanche baignoire à pattes de lion.

Jean noir et chemise claire, Anne Azoulay règle avec Catherine Ferran les problèmes de Diane Arbus avec sa mère, guette dans les yeux de ses modèles le moment où « il se passe quelque chose » et conte, en une longue adresse au public, les grandes étapes de sa vie. A ses côtés, Paul Jeanson joue son mari, Allan Arbus, en même temps qu'il égraine les grands moments du XXe siècle qui semblent se confondre avec ceux du parcours de son épouse.

Si le spectacle embarque le spectateur dans la sinuosité du parcours de Diane Arbus, peut-être peut-on regretter la rapidité avec laquelle l'acte même de la photographie est évoquée : alors que les six heures de travail nécessaires à un cliché reviennent comme un gimmick tout au long du texte, nous voyons peu le personnage se battre avec le corps de ses modèles. C'est d'autant plus regrettable que le choix de Jean-Luc Verna, avec sa rudesse et ses tatouages, pour incarner l'un de ces modèles s'y prêtait particulièrement.

La création de ce spectacle a fait l'objet, de novembre 2019 à septembre 2020, d'un travail avec les habitants du quartier des Amandiers mené par Pauline Le Goff et Paul Desveaux.

Julia Wahl, le 28 septembre 2020

# THÉÂTRE DU BLOG

Cela commence avec les caresses de guitare de Michael Felberbaum, et avec la double et belle image d'un corps de femme dans une baignoire, présente sur le plateau et en grande image en fond de scène. C'est la matrice de cette histoire : le suicide de la photographe Diane Arbus, à quarante-huit ans, en 1971. Alors la narration peut commencer. Des moments de vie: rencontre entre Diane, quatorze ans et son futur mari, bras de fer avec sa mère, éloignement de la photo de mode et du glamour pour aller vers les marginaux, les êtres à part et surtout une méthode de travail : rencontrer son sujet. On n'a pas dit objet : un portrait se produit à deux.

Anne Azoulay, qui porte la figure de Diane sur ses épaules, le fait remarquablement. Engagée, exigeante et sérieuse, sans y perdre en vitalité. Quand elle interpelle la salle, scrutant tel ou tel spectateur à la recherche d'un "sujet", elle a toute l'obstination et l'impatience de l'artiste en pleine création : je pressens ce que je veux voir, ce que je veux faire, mais il faut que cela adienne et que cette rencontre ait lieu. Et je n'en suis pas maîtresse... Finalement, l'actrice fait venir des gradins l'artiste Jean-Luc Vern qui prêtera son corps tatoué à une nouvelle et élégante performance.

Les autres duos sont tout aussi forts : avec Paul Jeanson (Allan Arbus) qui commence par danser son rôle, puis avec la grande et puissante Catherine Ferran, sociétaire honoraire de la Comédie Française, dans le rôle de sa mère et l'énigmatique et paradoxalement discrète Marie-Colette Newman, vedette de cabaret aux jambes interminables, pailletée et perruquée, jouant les humbles dames de compagnie.

Acteurs impeccables, belle scénographie et musique en partie improvisée de Vincent Artaud et Michael Felberbaum, à la bonne distance de l'émotion : à ce troisième volet de la trilogie américaine de Paul Desvaux et de son équipe, après un premier volet sur Jackson Pollock et un deuxième sur Janis Joplin, il ne manque rien... Sinon peut-être une chose: le spectacle reste à l'abri. Diane Arbus, quittant le monde luxueux de la mode, allait chercher dans les rues de New York, une vérité toujours inaccessible, une effraction. Un visage, une personne, une ombre, qui ouvrait sur de l'inconnu, sur quelque chose ayant à voir avec la douleur. En noir et blanc et au format: 6x 6, pour commencer.

Le titre du spectacle devrait être Portrait de l'artiste en Diane. Fabrice Melquiot et cette personne vivante qu'est une troupe ont cherché en Diane Arbus l'esprit créatif d'une époque, mais aussi, avec admiration, le carburant de leur création : l'insatisfaction -qu'il faut bien finir par mettre de côté- d'un travail repris encore et encore et la probité d'un regard. Mais en restant sur la terre ferme. Diane Arbus, comme Janis Joplin, a trop bien incarné le danger qu'il y a, à chercher la faille...

Parallèlement à cette création et pour tenir le pari des Plateaux Sauvages, Paul Desvaux et la photographe Pauline Le Goff ont animé un atelier sur le portrait pour une dizaine de volontaires du quartier. À l'heure des selfies, ces miroirs déformants, cela vaut la peine d'y réfléchir en s'inspirant de ce qu'il y a de fondamental dans l'œuvre de Diane Arbus : le portrait d'une personne comme fruit d'une rencontre. Le "sujet" donne autant que le photographe. Sinon l'étincelle et la profondeur manquent à l'image. Le pari des Plateaux Sauvages : que des ateliers partagés entre artistes et population créent cette rencontre. On oublie le mot : animation. Il n'est pas vilain en lui-même mais il a été dévalorisé. Et on revient à un autre qui fait encore plus peur : « éducation populaire ». Chiche ! Le but n'est pas seulement de former un public pour le théâtre ou si l'on veut : une clientèle mais de le rendre plus actif et de faire en sorte qu'il donne envie d'ouvrir les yeux. « Y a qu'à », dirait Sisyphe mais Albert Camus nous rappelle qu'il faut l'imaginer heureux...

Christine Friedel, le 28 septembre 2020

# hottello

---

Diane Self Portrait, texte de Fabrice Melquiot, mise en scène et scénographie de Paul Desveaux.



© Christophe Raynaud de Lage

Diane Self Portrait, texte de Fabrice Melquiot (Editions de L'Arche), mise en scène et scénographie de Paul Desveaux.

Diane Arbus (1923-1971) est une figure majeure de la photographie du XX<sup>e</sup> siècle et de l'art contemporain. La force des sujets de ses portraits ne laisse pas indifférent, de même l'inquiétante étrangeté du style, la cohérence intellectuelle et émotionnelle.

Tel est le constat de la rétrospective de l'œuvre de Diane Arbus au Museum of Modern Art de New-York, en 1972, un an après sa mort : consécration posthume, précise la photographe Anne Bertrand (Encyclopedia Universalis), ambiguë et teintée d'un succès de scandale – les fameuses images en noir et blanc frontales de freaks.

Des phénomènes ou des monstres, un peu les deux, sa photographie porte un intérêt pour le sujet de tout portrait, à la fois humain, semblable et différent. Elle tend à vouloir composer une sorte d'anthropologie contemporaine : jumelles, nudistes, travestis, géants, bébés, familles étranges, beautés ethniques, drôles de couples.

Le texte de Fabrice Melquiot Diane Self Portrait que met en scène avec justesse, allant et sensibilité Paul Desveaux, retrace le parcours familial et professionnel de l'héroïne inscrite dans le récit du monde, une série de dates historiques éloquentes.

Née Diane Nemerov à Manhattan, le 14 mars 1923, dans une famille de fourreurs aisés, elle prend ses premiers clichés au début des années 1940, épouse très jeune un photographe, Alan Arbus, avec lequel elle travaille à des photos de mode pour Glamour ou Vogue, et prend des cours auprès des maîtres, dont Lisette Model.

A partir de cette rencontre, la New Yorkaise photographie « les coulisses » et les événements banals – bains de vapeur, plages et cinémas, parades et festivals.

Séparée de son mari, elle vit avec ses deux filles, prépare un essai photographique « Le Voyage vertical – du plus chic au plus sordide ». Aussi répertorie-t-elle des enfants du cours de danse du Colony Club, des détenues d'une prison pour femmes sur Greenwich Street, des bodybuilders, des mendiants, des boy-scouts, un nain à la façon de Maurice Chevalier, des artistes de la Jewel Box Revue...

Elle veut photographier tout le monde, et tout l'intéresse, surtout les « excentriques, ou plutôt ces gens qui croient en ce dont tout le monde doute », selon les anomalies et l'anormalité. Des photos qui « dérangent » celui qui ne peut détourner son visage.

Et à l'intérieur d'un studio – laboratoire de photographe – avec ses projecteurs de lumière, ses socles où le sujet peut s'asseoir, se coucher ou se tenir debout, et sa baignoire – métaphore des bains photographiques – mais aussi baignoire du suicide à venir, Anne Azoulay/Diane Arbus déploie la vigueur et la grâce de ses gestes sûrs et décidés, significatifs des postures et des réflexes d'une artiste professionnelle.

Mobile, sur le qui-vive, semblant ne pas vouloir échapper à un temps présent absolu, ces instants qu'on néglige par habitude pour privilégier le passé ou l'avenir, l'actrice aussi lumineuse que réfléchie, joue l'empathie avec ses sujets photographiés, avec la salle aussi d'où elle extrait quelques spectateurs pour une photo de famille.

Le public ne peut qu'admirer la façon dont la comédienne incarne son personnage, mettant en valeur ceux que nous croisons tous les jours et évitons de regarder, ou ne regardons que furtivement pour ne pas laisser peser sur eux notre regard de voyeur, provoquant un instant de malaise qu'efface aussitôt son geste rassurant de liberté.

L'artiste photographe accompagne l'observateur-spectateur dans sa confrontation avec, non pas la réalité idéale à laquelle il rêve ni la réalité quotidienne qui l'entoure, mais avec une réalité autre, consentie, reconnue enfin et dédramatisée.

Ainsi, hors de toute provocation ou complaisance aux sensations faciles et gratuites, la mise en scène met à l'honneur les êtres qu'on dit différents qui ne sont rien moins que nous-mêmes : d'un côté, la musicienne jazz Marie-Colette Newmann, la bien-nommée, qui incarne Vicky, assistante de la photographe et beau sujet en soi.

Et de l'autre, Jean-Luc Verna, dit Jack, dessinateur et artiste polymorphe – photographie, sculpture et performance –, œuvrant « autour du corps, de son propre corps, percé et maquillé », à travers histoire de l'art, musique rock et underground.

Auprès de Diane, sa mère et, entre autres, sa professeure Lisette Model, qu'incarne avec force et assurance intrépide, Catherine Ferran, sociétaire honoraire de la Comédie Française, une mère distante mais attentive aux états de sa fille inquiète.

Paul Jeanson interprète l'époux, le camarade et l'ami sympathique avec fougue, heureux d'exercer son art et de prospérer, en n'oubliant pas Diane qu'il sait géniale.

Sous la musique du compositeur et guitariste de jazz, Michael Felberbaum, Diane Self Portrait enchante le public, tant sont magnifiées la vitalité et la foi de l'artiste à travers le jeu subtil d'Anne Azoulay, tant toutes les figures scéniques qui l'accompagnent, apportent singularité et humanité, distance et belle émotion.

Véronique Hotte

Les Plateaux sauvages, fabrique artistique et culturelle de la Ville de Paris, 5 rue des Plâtrières 75020 – Paris, du 21 septembre au 9 octobre à 20h, relâche le samedi et le dimanche. [LESPLATEAUXSAUVAGES.FR](http://LESPLATEAUXSAUVAGES.FR)

# ALTERNATIVES THÉÂTRALES

## Diane Arbus s'empare des Plateaux Sauvages

Avec *Diane Self Portrait*, Paul Desvaux signe le troisième volet de son triptyque américain. Une création sur la photographe new-yorkaise Diane Arbus, écrite par Fabrice Melquiot.

*Diane Self Portrait* est une histoire qui commence par la fin. Sur le plateau, dans sa baignoire, Diane Arbus (formidable Isabelle Azoulay) qui vient de se suicider, s'apprête à nous raconter sa vie, en compagnie de son mari (Paul Jeanson), de sa mère (impeccable Catherine Ferran) et de quelques modèles devenus des amis intimes de la photographe. Nous sommes à New-York en 1971 et la vie de Diane Arbus va se reconstituer sous nos yeux. Pourtant, la pièce n'a rien d'un biopic, ni d'un hommage. Comme pour ses mises en scène sur Jackson Pollock et Janis Joplin, Paul Desvaux s'empare surtout de l'histoire de son personnage principal par les autres pour attraper des fragments impressionnistes de la vie de la photographe de rue new-yorkaise et faire pénétrer le spectateur dans sa chambre noire. En cela le texte dont il a passé commande à Fabrice Melquiot le sert magnifiquement : dialogues familiaux, narration extérieure, énumérations de dates importantes, tant dans la vie de Diane que dans l'Histoire, Des énumérations utiles, mais parfois un peu longues, heureusement soutenues par la guitare de Michaël Felberbaum, qui improvise avec nervosité sur le plateau. L'écriture de Fabrice Melquiot n'est pas seulement réaliste. Elle s'inscrit dans différents genres, évoquant, parfois par exemple, bien sûr le conte dont Fabrice Melquiot affectionne tant les réécritures contemporaines. Ainsi sa Diane Arbus évoque-t-elle une sorte de Belle au Bois Dormant qui, jeune-fille, s'éveille oisive d'une vie totalement aseptisée. Quant à Gertrude, la mère de Diane, inquiétante malgré elle, c'est une évocation de la marâtre de Blanche-Neige ou de la Cruella d'Enfer des 101 Dalmatiens, lorsque la photographe imagine sa mère appuyant sur le couteau d'un chasseur pour l'aider à la dépecer afin d'en faire un manteau de fourrure...

En contre-point, Paul Desvaux signe une mise en scène élégante et sobre (la scénographie est épurée, la direction d'acteurs plutôt classique) sans pour autant être muséale. Les photographies de Diane Self Portrait, parfois projetées sur le plateau, sont en noir et blanc, prises en direct par le personnage de Diane qui n'hésite pas à convoquer des spectateurs sur le plateau pour lui servir de modèle, notamment lorsqu'elle dit vouloir photographier « Tout ce qu'il y a de pire : une famille, Maman, Papa et les Kids ». On assiste à une métamorphose, l'ascension d'une pauvre petite fille riche, princesse juive new-yorkaise de la Cinquième avenue, qui s'élève au fur et à mesure qu'elle descend dans les bas fonds de sa ville.

Car Diane Arbus écorchée vive, pleine de doutes, photographie, avec passion et sans aucun jugement moral, tout ce que l'Amérique ne veut pas montrer : la mort bien sûr, les malformations physiques, la violence, les petites-gens, la prostitution, les transsexuels, les malades mentaux, etc. En un mot la différence. Dans *Diane Self Portrait* cette fascination pour la différence s'exprime par deux amis de Diane Arbus : Jack Dracula (le performer et dessinateur au crâne rasé et au corps tatoué Jean-Luc Verna, qu'elle photographie) et Vicky (la bassiste transsexuelle Marie-Colette Newman) une prostituée transgenre dont Diane fait son assistante et sa confidente. Le pari était risqué et il est gagné, Paul Desvaux a l'habileté de faire appel à ces deux personnalités pour ce qu'elles sont : des artistes qui apportent une touche de fantaisie et de magie, entre David Lynch et Jean Genet, à un spectacle qui sans eux serait peut-être un brin trop formel. On y apprend beaucoup, sur Diane Arbus bien sûr, mais aussi sur l'Amérique de l'époque et sur l'évolution de notre rapport à l'image. Ainsi, par exemple, Diane Arbus mettait-t-elle environ six heures pour réaliser une photo. Alors que le règne contemporain de la mise en scène de soi n'en finit pas, *Diane Self Portrait* met en lumière avec finesse un regard qui célébrait les autres.



## Théâtre : Paul Desveaux et Fabrice Melquiot dessinent les aspérités de Diane Arbus

Publié le 3 octobre 2020 | Par Audrey Jean

C'est enfin la réouverture aux Plateaux Sauvages qui ont malheureusement enchaîné fermeture administrative et confinement, une réouverture ambitieuse et attendue avec la dernière création de Paul Desveaux, un spectacle protéiforme autour de la vie et l'univers de l'emblématique photographe Diane Arbus. L'exercice est périlleux tant par son aspect biographique que par la rencontre de la dynamique de plateau au théâtre et l'espace temps latent de la photographie. Servie par une équipe d'interprètes remarquables et étonnants, notamment Anne Azoulay dans le rôle titre, la pièce donne à voir la sensibilité de l'artiste, son étrange rapport au monde, ses fulgurances et ses failles au gré d'instantanés scénographiés avec talent.



Il s'agit là pour Paul Desveaux du troisième volet d'un triptyque consacré à l'Amérique et Diane Arbus convoque avec elle tout l'imaginaire graphique du New York des années 60/70. À l'instar des précédents volets, toujours en collaboration avec Fabrice Melquiot à l'écriture et dédié aux univers de Pollock et Janis Joplin, l'aspect purement biographique est délaissé au profit d'un portrait plus subtil composé de sensations, de fragments impressionnistes colorés avec délicatesse par son rapport à ceux qui l'entourent. Sa mère, Allan son époux, ses amis, ses modèles, c'est au travers des relations et dialogues qu'elle entretient avec eux qu'on la découvre, éternelle insatisfaite, à fleur de peau, exigeante surtout dans son engagement à l'autre et à l'art. L'écriture poétique et sensorielle de Fabrice Melquiot se prête évidemment assez bien à cet exercice, en contrepoints, en touches légères, les fragments s'agglomèrent pour donner naissance à une mosaïque aux contours flottants. De cette forme originale on regrettera cependant par endroits un manque de densité, de chair dans le portrait, sentiment renforcé par la mise en scène épurée. Grâce à la présence vibrante d'Anne Azoulay on se raccroche cependant très vite au regard fébrile de la photographe, un regard intense et pénétrant reproduit en direct par le biais de la projection des photographies de Christophe Raynaud de Lage, de magnifiques grands formats en noir et blanc. Son regard si unique sur les autres, elle qui n'a eu de cesse de remettre en question le sens du mot beauté, de s'attarder à mettre sous les projecteurs les différents, les transformés, les écorchés, les freaks, sera le fil rouge incandescent de ce récit polaroid. À découvrir jusqu'au 9 Octobre aux Plateaux Sauvages.



CULTURAL SERVICES  
FRENCH EMBASSY  
IN THE UNITED STATES

Paul Desveaux is the director of Compagnie L'Héliotrope. In the United States, he recently staged *Pollock* written by Fabrice Melquiot with two American actors. The production, which was well received by both the public and the critics, was to be presented at La Manufacture, Avignon Off festival in July 2020, however, due to the pandemic, it has been postponed until 2021 along with his other projects. In France, some cultural activities are now resuming and Paul spoke with us about the reorganization of his next projects in this context, while the pandemic is still present.

Paul Desveaux is also the co-director, with Tatiana Breidi, of the Studio ESCA - Ecole Supérieure de Comédiens en Alternance (Graduate School of actors in alternation) based in Asnières, near Paris. The school is based on a system of alternation between training and working professionally, and is well recognized for its quality and originality.

French Cultural Services (FCS): With the pandemic, all the live projects from the performing arts field have been postponed. This summer, some activities have resumed in France following certain safety measures. Could you tell us about this time of transition and adaptation for your company? What is the impact of this brutal stop on your work, on your creative approach and on your team?

Paul: First, it took us a certain time to understand this unprecedented situation. During the first phase of confinement, we hoped... I hoped... that it would not last more than one month which would have allowed us to keep on working on the creation of *Series* with the Regional Orchestra of Normandy, and to present *Pollock* with an American cast at La Manufacture in Avignon this July. However, time went by and all the projects were canceled one after the other. This was difficult for the performing arts field... difficulties not to be compared with the health workers and the situation they faced. They deserve all our respect and more.

Theater in France represents many jobs, a social network, and a space for reflection

and imagination; for all these reasons it is an essential element of our societies.

We had to re-organize our schedules again. The next season runs from September 2020 to June 2021, i.e. only 10 months, so the dates of production clashed between each other. The impact of the pandemic will stretch on into the next two seasons at least.

While the pandemic is still here, our next creation will be *Diane Self Portrait*, the last opus of the American trilogy developed with the author Fabrice Melquiot. It happens that the theatrical format of this play is based on a physical distancing between the characters. Visual references play an essential role in the text and I use photographic and video materials in the staging. I had to adapt some parts like the interactions with the audience (in my first staging, I had the audience coming on the stage for a photo...) or between the actors (for example, actors hugging or kissing), but overall it is possible without altering the artistic content, without betraying our ideas. If I had to stage *Lulu*, this fall, another production of the company, I would have been very unhappy because I would not have been able to adapt it.

And for the next projects to come, I don't know. It becomes clearer one production after the other. A week ago, we rehearsed *Séries* with the Orchestre de Normandie, a sort of Stand Up / solo show with a music sextet; in this production, I am acting, standing in front of the audience, the sextet behind me; there is no interaction with other actors, so it is different than a collective work with many actors on the stage interacting between each others. For the production *Pollock*, the presenter in Avignon, La Manufacture, has been fair, and they will re-present the production in 2021 during the Festival.

French Cultural Services (FCS): During the months when the pandemic was at its peak, we saw many creative digital propositions. Is there a place for the digital in your next projects?

Paul: This question compels me to respond in two parts: on one hand, there is the use of

[new] technology integrated into the creation of theater, and on the other hand, there are technological modifications related to the distribution of live performances, which occurred during the peak of the Covid crisis.

For my part, and to respond to the first part of the question, I am never against new tools that allow us to dig deeper into the narrative and the poetic on a theater stage. I have worked with and manipulated images since 2002, when we created the work based on Jack Kerouac's text "Good Blond and others" and with the sound environments since 2001 when we did Frank Wedekind's "L'éveil du printemps" for which Vincent Artaud and Arnaud Rebotini composed the music. I am interested by digital material when it gives new meaning, or pushes the experience of the representation further; because images and sound move the audience and the performers in particular conditions of time and space.

Incidentally, there is an important element involving sound and image in our next production Diane Self Portrait focused on the photographer Diane Arbus.

I find it fascinating when the digital advances the history of theater; however, digital tools can never make up for the subject or the writing of a performance, because, for me, at the center of theater there is an element of humanity: the actor, and the language. However, I often dream of virtual reality, and working with motion control cameras on stage.

Which brings us to the discussion of digital tools used for the distribution of live performance. The Covid crisis set in motion an avalanche of propositions: from recording performances to the creation of forms [of performance] based on the conferencing platform Zoom.

As for the first case, the distribution of theater on TV, or on a computer screen, bores me. I'm reminded of how Patrice Chéreau was incredibly reluctant to record his shows. As for the other proposals, they are all well and good, but what they discuss is no longer theater. It is a video-object that is without a doubt interesting and deserves to be developed further, but that does not include the conditions that are necessary for a live performance: namely a room in which actors and audience members interact with one another.

If the performance must be distributed by digital technology, it is already something different.

It is already a certain type of cinema, like Louis Malle's "Vanya 42ème rue." It tends towards cinematic art, or an artform in the making. And in this case, we should transform the sign that demarks it as 'theatrical' into one that says 'cinematic' so that the experience is completely exciting.

In fact, digital technology does not save us. It helps us at times, allows us to complete certain tasks, opens imaginary windows into the world for us, but can never, in any case, substitute for the happiness of being in a theater.

French Cultural Services (FCS): As co-director of Studio-ESCA, could you describe the programs that will be launched this September? Who will be the invited authors? Also you have the desire to develop some exchange between a similar school in the United States, a conservatory, could you tell us more about that ?

Paul: First of all I would like to mention that Studio-ESCA is the first graduate school for which the education is based on alternating training and professional work. So each year the programs are huge with several modules: first an internship with several directors and actors such as Jean-Louis Benoit, Christine Letailleur, Bruno Bouzagué, Aurélie Van den Daele etc. and also with the street theater company Opposito. During these internships, the students will discover authors such as Neil Simon, Naomi Wallace, and Heiner Müller.

In parallel the students will be hired by companies and directors such as the emerging author and director Faustine Nogues for the production of Surprise Parti a play for which she received many French awards (Artcena, Beaumarchais...), or by Joris Lacoste and his ensemble who will be performing at Theatre de Genevilliers (Paris Suburbs,) as well as by Simon Abkarian for the tour of his latest production Electre des bas-fonds.

They are also asked to organize a series of stage readings of contemporary authors that stretch along the entire season. And they are invited to develop their own creation, a Carte Blanche program. This season, we are looking forward to the first tries by trainees Ambre Dubruelle with Je voudrais crever by Marc-Antoine Cyr, Juliette Malfray with Projet Millie, and a contemporary adaptation of Frankenstein by Mary Shelley by Pier-Niccolo Sasseti.

In addition, they have weekly dance and signing classes

Regarding the exchange with a U.S. based school, the idea came during my trips and creations developed abroad. I learned so much being in contact with artists from Brazil, Argentina, The United States, and Switzerland that it was obvious for me that such encounters should take place during the education of future theater makers. This is the main reason I want to develop exchanges with a theater school in the U.S., so that the trainees can be challenged by other techniques of theater staging and acting.

To make it happen, the trainees need to immerse themselves in the process. They will need time, and I would like to organize two to three month internships to allow each student to assimilate the techniques from abroad. Also the school would be very excited to welcome American students as well (with a minimum knowledge of the French language.)

Interview conducted by Nicole Birmann Bloom,  
Program Officer, Performing Arts. Translation by  
Elisa Gaffney

Le 22 octobre 2019

#annonces



Diane  
Self  
Portrait

Melquiot/Desveaux

avec  
Anne Azoulay  
Michael Felberbaum  
Catherine Ferran  
Paul Jeanson

## Spectacle Diane Self Portrait à Paris du 21 septembre au 9 octobre 2020



DU **21** AU **9**  
LUNDI SEPTEMBRE 2020 VENDREDI OCTOBRE 2020 20h00

📍 Les Plateaux Sauvages (5 Rue Des Platrières)

Prix : De 5.00 € à 30.00 €



### Paul Desveaux

Paul Desveaux propose des spectacles. Découvrez les dates de représentation de Paul Desveaux. Paul Desveaux a déjà joué dans ces salles...

Plus d'infos sur le spectacle Diane Self Portrait à Paris

Figure majeure de la photographie du XXème siècle, Diane Arbus se suicide à 48 ans en 1971. C'est le point de départ pour plonger dans l'histoire de celle qui montra l'invisible d'une société américaine à la fois baroque et conservatrice. Ce spectacle est une expérience photographique qui révèle l'intime de la création, les mouvements de l'Histoire aussi bien que les fables hors norme des sujets photographiés... Un portrait de la différence à un moment où la morale du monde rétrécit nos regards curieux et empathiques.

Texte Fabrice Melquiot

Mise en scène et scénographie Paul Desveaux

Avec Anne Azoulay, Michael Felberbaum (guitariste), Catherine Ferran (sociétaire honoraire de la Comédie-Française), Paul Jeanson, Marie-Colette Newman et Jean-Luc Verna

## Les retrouvailles aux Plateaux Sauvages

# LES PLATEAUX SAUVAGES

Les Plateaux Sauvages vont enfin pouvoir rouvrir et effacer une saison 2019/2020 amputée. En décembre 2019, la commission de sécurité avait contraint Laëticia Guédon, sa directrice à fermer le théâtre, puis il y a eu le confinement. Le théâtre peut enfin présenter Diane Self Portrait, la création de Paul Desveaux et Fabrice Melquiot.

En décembre 2019, c'est la douche froide pour Laëticia Guédon, la directrice des Plateaux Sauvages. Alors que le lieu est en véritable vitesse de croisière depuis son ouverture en 2017 et la fusion du Vingtième-Théâtre et du centre d'action sociale des Amandiers dans le 20e arrondissement de Paris, la commission de sécurité de la Préfecture de Police ordonne sine die la fermeture du théâtre, en demandant toute une liste d'aménagements techniques. Interdiction d'accueillir du public, interdiction aux compagnies de répéter dans les différentes salles du théâtre. Les plateaux sauvages peuvent compter sur la solidarité d'autres théâtre qui accueillent les productions dont Salade, tomate, oignons de Jean-Christophe Folly. Puis Normalito de Pauline Sales est présenté au Carreau du Temple juste avant le confinement.

La fabrique artistique imaginée par Laëticia Guédo peuvent enfin se remettre en marche au carrefour de la création professionnelle et de la transmission artistique. Les Plateaux Sauvages est un lieu où le temps de recherche et d'accompagnement des artistes est autant valorisé que l'objet fini. La nouvelle saison s'ouvre sous le signe des Métamorphose(s) avec la création de Diane Self Portrait de Paul Desveaux et Fabrice Melquiot qui s'emparent du parcours lumineux et tragique de Diane Arbus, une des plus grandes photographes du XXeme siècle.

Laëticia Guédon et son équipe donnent rendez-vous au public le 3 octobre pour une fête des retrouvailles avec à partir de 14h, des ateliers ouverts et des surprises artistiques pour toute·s et une présentation de saison 20/21 à 19h en présence des artistes, avec la participation musicale et chantée de Vanasay Khamphommala.



## Métamorphose permanente aux Plateaux Sauvages

C'est la rentrée aux Plateaux Sauvages. Rendant visible l'idée de métamorphose, son programme déroule autant de spectacles que de collaborations des artistes avec le public du territoire. Paul Desveaux ouvre le bal avec un portrait multiple de Diane Arbus, jusqu'au 9 octobre.

Aux Plateaux Sauvages, la rentrée se fait en beauté, et en métamorphoses. L'architecture des années 60 ne paie pas de mine depuis la rue des Platrières, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Mais pénétrer dans le lieu, aujourd'hui agrandi et entièrement repensé, fait percevoir tout de suite que l'on n'est pas dans un simple « lieu de spectacles ». Salles de répétitions, d'ateliers, bar aux tables conviviales, patio et terrasses végétalisées et bien sûr salles de spectacle, dessinent un espace très ouvert où le public est invité à se sentir acteur autant que consommateur. C'est le créneau des Plateaux Sauvages depuis leur création : chaque spectacle, qu'il soit sortie de résidence d'artistes émergents ou représentation de noms confirmés, est accompagné d'un travail avec le public dans une séquence appelée « En partage ».

Les Plateaux Sauvages sont pensés comme un univers d'accompagnement technique, administratif, comme un moteur de rencontres des habitants du quartier avec les artistes. À l'issue de leur temps de résidence, les artistes choisissent de présenter leur spectacle abouti ou une étape de travail, suivant où ils en sont. En parallèle, les artistes viennent « En partage » avec un projet de transmission de leur processus créatif pour et avec un public, souvent du quartier, non initié à la pratique théâtrale. Ce sont des scolaires, des retraités, des associatifs, des migrants.

Aux commandes du lieu depuis 2016, Laetitia Guédon aime recevoir dans le patio aujourd'hui coloré des motifs du graffeur Eltono. Un patio bientôt végétalisé, avec le projet d'un potager partagé sous l'amandier, d'une haie de houblon... Non loin, dans la salle petite, se déroule un temps fort de la programmation, la soirée « La grande personne », au cours de laquelle le projecteur est dirigé sur un écrivain invité. En compagnie de musiciens, d'amis, de sa famille, d'artistes, il dévoile son parcours, et une intimité éclairée d'affinités créatives permettant au public d'approcher au plus près son œuvre, son écriture. Après Maryse Condé et Laurent Gaudé, ce sera au tour de Leila Slimani en janvier 2021.

Le programme de la prochaine saison fait la part belle aux femmes, mythes ou expériences de vie y occupent une place de choix. Ce fut le cas pour les premières représentations, sortie de résidence d'un jeune collectif qui a ravivé l'amour et la violence que se transmettent mères et filles. Issue de ce même collectif, Scorpion abordera en octobre la violence que les femmes se renvoient.

Les répétitions de Diane self-portrait, la nouvelle création de Paul Desveaux, ont été interrompues en raison du confinement. Elles ont repris dans la grande salle des Plateaux Sauvages. La première aura lieu le 21 septembre et se jouera jusqu'au 9 octobre. Il s'agit de l'ultime portrait de la trilogie new-yorkaise que Fabrice Melquiot a écrit pour le metteur en scène. Après le peintre Pollock (Jackson), la chanteuse Joplin (Janis), c'est au tour de la photographe Diane (Arbus). « Ce qu'Arbus met en évidence, c'est cet autre dans sa totale différence et que les normes de notre société n'acceptent toujours pas. Avec ses images, elle va mettre en lumière une altérité constitutive du monde » s'enthousiasme Paul Desveaux. Joué devant des images expérimentant la technique en live, le portrait-parcours de la vie tragiquement interrompue de la New-Yorkaise est composé par un casting très éclectique. Anne Azoulay, que la série Le bureau des légendes a fait connaître du grand public, le guitariste Michael Felberbaum, la comédienne Catherine Ferran (sociétaire honoraire de la Comédie-Française), Paul Jeanson, Marie-Colette Newman et le plasticien Jean-Luc Verna. L'éclectique est le moteur de création de Paul Desveaux. Le metteur en scène a fondé sa compagnie l'Héliotrope pour précisément confronter la chorégraphie, la musique et l'image cinématographique au théâtre. Son travail sur Diane Arbus lui a donné envie de partager la photographie avec les habitants du quartier. Cela donne Focus Amandiers, une galerie de portraits de gens venus se faire photographier et raconter leur histoire.

Dans une autre salle, du 5 au 17 octobre, Anne Contensou livrera la dernière étape de ses odyssées intimes, récit croisé avec Rébecca Chaillon donné à l'issue de sa résidence aux Plateaux Sauvages, « deux versions intimes de l'Odyssée se dessinent, en reflet de leur histoire de vie ».

Le samedi 3 octobre, Les Plateaux Sauvages renoueront avec leur public, sans frontières et avec le programme dense de la saison 2020/2021. Ce sera Retrouvailles, une après-midi et une soirée festives, placées sous le signe de la métamorphose. En présence des artistes qui composent la saison et en musique avec Vanasay Khamphommala. Puis la fête continue. Nous y serons.





© Christophe Raynaud de Lage

La fabrique artistique imaginée par Laëtitia Guédon peut enfin se remettre en marche au carrefour de la création professionnelle et de la transmission artistique. Les Plateaux Sauvages est un lieu où le temps de recherche et d'accompagnement des artistes est autant valorisé que l'objet fini. La nouvelle saison s'ouvre sous le signe des *Métamorphose(s)* avec la création de *Diane Self Portrait* de Paul Desveaux et Fabrice Melquiot qui s'emparent du parcours lumineux et tragique de Diane Arbus, une des plus grandes photographes du XXème siècle.

Laëtitia Guédon et son équipe donnent rendez-vous au public le 3 octobre pour une fête des retrouvailles avec à partir de 14h, des ateliers ouverts et des surprises artistiques pour toute·s et une présentation de saison 20/21 à 19h en présence des artistes, avec la participation musicale et chantée de Vanasay Khamphommala.

**OLIVIER SAKSIK**  
**ELEKTRONLIBRE**

ELEKTRONLIBRE  
88 Quai de la Loire  
75019 PARIS  
09 75 52 72 61

Olivier Saksik  
presse & relations extérieures  
olivier@elektronlibre.net  
06 73 80 99 23

Manon Rouquet  
presse & communication  
communication@elektronlibre.net  
06 75 94 75 96